

Classes intenable, réformes absurdes, maigres salaires...

Dépression en salle des profs

Les 850 000 enseignants français sont déstabilisés par la crise de notre système éducatif. Point de salut sans prise en compte de leurs souffrances



Manifestation à Paris contre les réformes de l'Éducation nationale

Bruno Levesque-Globepix

Les hussards de la République sont fatigués. Ils doutent de leur mission, de leur feuille de route, des tâches qu'ils doivent remplir... Ce n'est pas encore la débâcle mais, sur le front de l'école, l'armée des maîtres marque le pas. Un malaise ? « *Le mot est faible. Parlons plutôt de colère, d'exaspération, de dépression* », s'exclame Catherine Henri, professeur de français dans un lycée parisien. Le 19 mars, ils seront dans la rue pour faire entendre leur voix.

Bien sûr, les professeurs continuent d'aimer leur métier. Ils se sentent récompensés de leurs efforts quand ils voient l'intérêt pétiller dans les yeux de leurs élèves. Mais ils parlent de plus en plus d'usure, de tension nerveuse. Françoise Lantheaume, sociologue à Lyon-II (1), parle d'« *hypervigilance. Il leur faut conduire toutes leurs exigences à la fois, ajuster constamment leur activité* ». Le cours le mieux préparé est à la merci d'un dérapage. « *Cette fatigue-là, les gens de l'extérieur ne peuvent pas la comprendre* », dit Emilie Sapielak, professeur de français auprès d'élèves en échec. Tenir le cap est d'autant plus difficile qu'aujourd'hui l'école accueille

tous les élèves, y compris ceux qui ne savent plus pourquoi ils sont là. Avec eux, « *le rapport de force s'installe dès le début. Ils entrent en classe en vociférant. S'assoient bruyamment. Se parlent d'un bout à l'autre de la classe comme si on n'était pas là* », décrit Isabelle, professeur d'histoire dans un collège difficile près d'Avignon. Un autre pousse le bouchon très loin : « *On est le dompteur, ils sont les fauves*. » Capter leur attention ? « *Je m'en bats les couilles* » est leur réplique favorite. « *Ils sont là pour nous pourrir la vie, mais on ne peut pas les exclure. Il faut éviter de faire des vagues* », explique Muriel, professeur de lettres/histoire-géo en lycée professionnel dans le Nord.

« Alors, je pars »

Ces adolescents-là mettent toute leur intelligence à inverser les rôles. Les bousculades, les insolences, l'ennui qu'ils manifestent... Toutes ces « *micro-incivilités* » dont parle le sociologue François Dubet pourrissent la vie de l'adulte et contribuent à transformer la salle des professeurs en bureau des plaintes. Elles finissent parfois par démolir les plus fragiles.

Au retour des vacances, quand il faut reprendre le collier, la dépression menace. Jusqu'au drame. En février dernier, ce professeur a laissé une lettre : « *Mon long passage dans l'Éducation nationale n'a rien cassé (excepté moi). Mes colères n'ont rien changé. Alors je pars.* » Et il s'est tué. Selon une étude de l'Inserm de 2002 citée par Véronique Bouzou (2), le taux de suicides chez les enseignants est le plus élevé de toutes les professions : 34 pour 100 000.

En dépit des vents contraires, il faut tenir le cap. Et d'abord faire sien le sacro-saint programme, un impératif parfois surréaliste, « *d'une prétention inouïe alors que dans notre collège près d'un élève sur deux a du mal à lire et à écrire en sixième* », constate Bertrand Rivière, professeur de mathématiques dans un collège populaire du nord de Paris. En français, étudier les propositions subordonnées, le champ lexical et le schéma narratif avec des enfants qui ne comprennent pas ce qu'ils lisent est, de leur aveu, un objectif absurde, mais ils y sont tenus. Même revisités par la réforme du collège qui met en place le socle de compétences, censé privilégier des

savoir-faire, les contenus des programmes restent ambitieux, abstraits, mal ajustés à ces nouveaux publics. Tant pis. « *Il faut avancer* », disent-ils, et ils supportent, dans la douleur, que des élèves se perdent en chemin. « *Je suis coincée* », soupire Manon, 59 ans, professeur de maths dans un lycée des Yvelines. « *En étant impuissant à faire progresser tout le monde, on a le sentiment décourageant de participer à l'injustice sociale* », analyse Alice Cardoso, du Snes, le principal syndicat de l'enseignement secondaire.

Mais que fait le ministère? Alors que ces élèves auraient besoin de plus d'aide, il fait des économies sur leur dos. « *Comment pensez-vous que nous, professeurs, puissions regarder les suppressions de postes dans l'Éducation nationale (si vous faites l'addition, de 2003 à 2011, cela nous mène bientôt à 100 000) alors que les effectifs des classes augmentent et que les élèves en difficulté voient leurs chances d'être aidés diminuer comme peau de chagrin* », s'alarment les professeurs d'une cité scolaire à Largentière, en Ardèche.

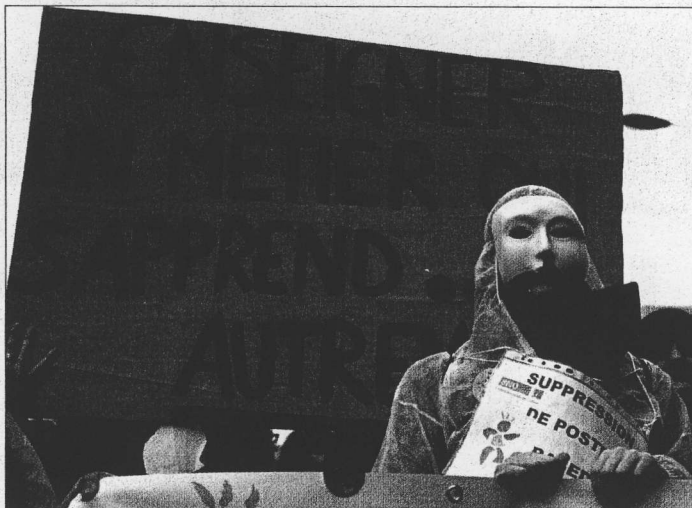
« *A croire que l'administration est autiste ou qu'elle se moque de ses professeurs* », s'exclame Julie Gresh, professeur de français à Montreuil. Ce sentiment d'être lâché par sa hiérarchie naît déjà dans l'établissement avec le « *chef* », comme l'appellent certains enseignants qui critiquent la dérive des collègues vers une gestion axée sur les performances, comme dans le privé. C'est la malheureuse aventure d'un enseignant chevronné qui a déjà passé dix ans dans ce collège de banlieue. Un jour, un élève lui crache à la figure en classe. « *Mais la principale ne prend aucune sanction. Elle se contente de suggérer à mon collègue de faire un stage de gestion de classe* », entend-on en salle des profs. C'est que le « *chef* » doit lui aussi satisfaire à des exigences de résultats. Pas d'incidents, pas de vagues, s'il vous plaît. Quitte à créer des conditions intenable à l'intérieur des murs de la classe.

« Je vois mes élèves s'effondrer ! »

Le système bascule lentement dans une logique de performances. L'obsession des chiffres, des comparaisons et des évaluations s'impose à tous au prix de « *contrôles tatillons et d'une grande perte de temps* », résume Alain, 56 ans, instituteur en CE2 dans une petite ville de la Manche. *Je préférerais m'occuper de*

mes élèves en difficulté plutôt que remplir les dizaines d'items "acquis", "non acquis" dans des livrets de compétences que personne ne regarde! » Tel est le paradoxe de la condition enseignante. « *On leur parle de liberté pédagogique mais, entre les programmes à boucler, les examens à préparer, les réformes à mettre en œuvre, elle est quasi nulle* », analyse Françoise Lantheaume. Même l'inspection, qui pourrait être un moment d'échange, est encore vécue comme du « *flicage* ». Les profs se sentent infantilisés, réduits à n'être que les exécutants d'une mauvaise partition.

« *La hiérarchie qui nous gouverne est dé-*



Thierry Thorek/CI Images

« J'AIME LE MÉTIER POUR SON CÔTÉ CRÉATIF. MAIS AUJOURD'HUI NOUS N'AVONS MÊME PLUS LE TEMPS DE PENSER. »

connectée de la réalité », explique Claudette Schulbaum, professeur des écoles. Les ministres se succèdent sans que leurs méthodes ne changent : des annonces, des effets de manches et des réformes qui s'empilent sans que les premiers intéressés, les professeurs, n'aient été sondés sur leur opportunité. « *On a l'impression que le ministère tâtonne* », ajoute-t-elle. Françoise, directrice d'école dans une ville nouvelle, apprend le jour de la rentrée 2008 qu'il n'y aura plus classe le samedi. « *Une bêtise! La coupure de deux jours est néfaste pour les enfants que nous accueillons* », dit-elle. Et les deux heures de soutien pour les élèves en difficulté? Une autre « *bêtise* ». Les journées de classe sont déjà trop longues... Autre scénario catastrophe dont le ministère a le secret, le choix du changement sans filet. « *On ne doit plus faire redoubler. Mais aucune aide particulière n'est prévue pour ceux que*

l'on fait passer. Je vois mes élèves faire l'année en apnée, puis s'effondrer! » constate Manon, professeur de maths. Sans parler de cette désinvolture ministérielle qui consiste à ne jamais évaluer l'efficacité de ces changements que les professeurs s'emploient à appliquer au quotidien. Ni de cette forme de mépris que traduisent leurs salaires « *calamiteux* ». Avec 2 050 euros net de salaire mensuel médian à bac+4 ou bac+5, qui dit moins?

Des agrégés s'insurgent

Signe des temps, une centaine de cadres de l'Éducation nationale ont renvoyé leurs palmes académiques. Ils refusent cette école qu'on leur concocte. Et la colère des hussards noirs rencontre une sympathie de plus en plus grande dans l'opinion. Bastien Cazals, instituteur près de Montpellier, sort-il un pamphlet au vitriol sur « *l'abandon des valeurs humanistes, l'inégalité de chances* » (3) dans l'Éducation? Il fait un tabac dans les librairies.

L'identité même de la profession est mise à mal. « *Le métier s'est complexifié* », dit Jean-Luc Roger, psychologue au Cnam. « *Nous sommes submergés de tâches administratives. J'aime le métier pour son côté créatif. Mais aujourd'hui nous n'avons même plus le temps de penser* », soupire la directrice d'école. Un surcroît de travail mal vécu, imposé en douce. Des agrégés s'insurgent. Ils n'ont pas passé des concours difficiles pour en arriver « *là* »! Mais derrière eux la profession tout entière est déboussolée. Le statut de l'enseignant, que l'on croyait gravé dans le marbre depuis 1950, ne correspond plus aux nouvelles tâches imposées par le ministère. « *Sans lettre de mission ni formation, le professeur se retrouve animateur, organisateur d'activités ludiques ou touristiques, "psychologue" du dimanche, un peu conseiller d'orientation, un peu assistant social*, raille Alain, 51 ans, agrégé de lettres modernes dans un lycée général à Nantes. *Mais, dans la classe, il demeure désespérément seul.* »

CAROLINE BRIZARD

(1) « *La Souffrance des enseignants. Une sociologie pragmatique du travail enseignant* », PUF, 2008.

(2) « *Ces profs qu'on assassine* », Editions Jean-Claude Gawsewitch, 2009.

(3) Bastien Cazals, « *Je suis prof et je désobéis* », Editions Indigène, 2009.